

D'un point de vue heuristique, sans présumer de la réalité, nous aimerions proposer une explication du phantasme : un nègre me viole. Depuis les études d'Hélène Deutsch³⁹ et de Marie Bonaparte⁴⁰, qui ont toutes deux repris et en quelque sorte porté à leur terme ultime les idées de Freud sur la sexualité féminine, nous savons que, alternativement clitoridienne, clitorido-vaginale, puis vaginale pure, la femme — conservant plus ou moins intriquées sa libido conçue comme passive et son agressivité, ayant franchi son double complexe d'Œdipe — arrive, au terme de sa progression biologique et psychologique, à l'assomption de son rôle que réalise l'intégration neuro-psychique. Pourtant, nous ne saurions passer sous silence certains ratés ou certaines fixations.

A la phase clitoridienne correspond un complexe d'Œdipe actif, bien que, selon Marie Bonaparte, il n'y ait pont succession mais coexistence de l'actif et du passif. La désexualisation de l'agressivité chez la fille est moins réussie que chez le garçon⁴¹. Le clitoris est perçu comme pénis en raccourci, mais, dépassant le concret, la fille ne retient que la qualité. C'est en termes qualitatifs qu'elle appréhende le réel. Comme chez le petit garçon existant en elle des pulsions dirigées vers la mère ; elle aussi voudrait éventrer la mère.

Or nous nous demandons si, à côté de la réalisation définitive de la féminité, il n'y aurait pas persistance de ce fantasme infantile. « Une trop vive aversion des jeux brutaux de l'homme, chez une femme, est d'ailleurs suspect stigmaté de protestation mâle et de bi-sexualité excessive. Une telle femme a des chances d'être une clitoridienne⁴². » Voici ce que nous en pensons. D'abord la petite fille voit battre un enfant rival par le père, libidinal agressif. A ce stade (cinq à neuf ans), le père, maintenant le pôle libidinal, refuse en quelque sorte d'assumer l'agressivité que l'inconscient de la petite fille exige de lui. A ce moment, cette agressivité libérée, sans support, réclame

39. *Psychology of women.*

40. *De la sexualité de la femme.*

41. Marie Bonaparte, « De la sexualité de la femme », *Revue française de Psychanalyse*, avril-juin 1949.

42. *Ibid.*, p. 180.

un investissement. Comme c'est à cet âge que l'enfant pénètre le folklore et la culture sous la forme que l'on sait, le nègre devient le dépositaire prédestiné de cette agressivité. Si nous pénétrons davantage dans le labyrinthe, nous constatons : quand la femme vit le phantasme de viol par un nègre, c'est en quelque sorte la réalisation d'un rêve personnel, d'un souhait intime. Réalisant le phénomène du retournement contre soi, c'est la femme qui se viole. Nous en trouvons la preuve certaine dans le fait qu'il n'est pas étonnant que les femmes, au cours du coït, disent au partenaire : « Fais-moi mal. » Elles ne font qu'exprimer cette idée : fais-moi mal comme je me (le) ferais si j'étais à ta place. Le phantasme du viol par le nègre est une variante de cette représentation : « Je souhaite que le nègre m'éventre comme moi je l'aurais fait d'une femme. » Admettant nos conclusions sur la psychosexualité de la femme blanche, on pourrait nous demander celles que nous proposerions pour la femme de couleur. Nous n'en savons rien. Ce que nous pouvons avancer tout au moins, c'est que, pour beaucoup d'Antillaises, que nous appellerons les juxta-Blanches, l'agresseur est représenté par le Sénégalais-type, ou en tout cas par un inférieur (considéré comme tel).

Le nègre est le génital. Toute l'histoire est-elle là ? Malheureusement non. Le nègre est autre chose. Ici encore, nous rencontrons le Juif. Le sexe nous départage, mais nous avons un point commun. Tous deux nous représentons le Mal. Le Noir davantage, pour la bonne raison qu'il est noir. Ne dit-on pas, dans la symbolique, la Blanche Justice, la Blanche Vérité, la Blanche Vierge ? Nous avons connu un Antillais qui, parlant d'un autre, disait : « Son corps est noir, sa langue est noire, son âme aussi doit être noire. » Cette logique, le Blanc la réalise quotidiennement. Le Noir est le symbole du Mal et du Laid.

M. Henri Baruk, dans son nouveau précis de psychiatrie⁴³, décrit ce qu'il appelle les psychoses antisémites.

« Chez un de nos malades, la grossièreté et l'obscénité du délire dépassait tout ce que la langue française peut contenir et présentait par sa forme des allusions évidentes

43. Masson, 1950, p. 371.

et pédérastiques⁴⁴ dont le sujet détournait la honte intime en la transférant sur le bouc émissaire des Juifs sur qui il appelait le massacre. Un autre malade, atteint d'une bouffée délirante favorisée par les événements de 1940, présente un brusque délire d'interprétation antisémite si violent que se trouvant un jour dans un hôtel, et soupçonnant que le voyageur de la chambre voisine était un Juif, il se précipita la nuit dans sa chambre pour l'assommer...

» Un autre malade, de constitution physique souffreteuse, atteint de colite chronique, était humilié de sa mauvaise santé et finalement l'avait attribuée à un empoisonnement par un « bouillon bactérien » qui lui aurait été donné par des infirmiers d'un établissement où il était précédemment, — infirmiers anticléricaux et communistes, disait-il, qui avaient voulu le punir pour ses opinions et ses convictions catholiques. Arrivé dans notre service, échappé à un « personnel syndicaliste », il se crut tombé de Charybde en Scylla, puisqu'il se trouvait entre les mains d'un Juif. Ce Juif ne pouvait être que, par définition, un bandit, un monstre, un homme capable de tous les crimes. »

Ce Juif, en face de cette montée d'agressivité, devra prendre position. C'est toute l'ambiguïté que décrit Sartre. Certaines pages de *Réflexions sur la question juive* sont les plus belles que nous ayons jamais lues. Les plus belles, parce que le problème qu'elles expriment nous prend aux entrailles⁴⁵.

44. Mentionnons rapidement qu'il ne nous a pas été donné de constater la présence manifeste de pédérastie en Martinique. Il faut y voir la conséquence de l'absence de l'Œdipe aux Antilles. On connaît en effet le schéma de l'homosexualité. Rappelons toutefois l'existence de ce qu'on appelle là-bas « des hommes habillés en dames » ou « Ma Commère ». Ils ont la plupart du temps une veste et une jupe. Mais nous restons persuadé qu'ils ont une vie sexuelle normale. Ils prennent le punch comme n'importe quel gaillard et ne sont pas insensibles aux charmes des femmes, — marchandes de poissons, de légumes. Par contre en Europe nous avons trouvé quelques camarades qui sont devenus pédérastes, toujours passifs. Mais ce n'était point là homosexualité névrotique, c'était pour eux un expédient comme pour d'autres celui de souteneur.

45. Nous pensons plus spécialement à ce passage : « Tel est donc cet homme, traqué, condamné à se choisir sur la base de faux problèmes et dans une situation fautive, privé du sens métaphysique par l'hostilité mena-

Le Juif, authentique ou inauthentique, tombe sous le coup du « salaud ». La situation est telle que tout ce qu'il fait est appelé à se retourner contre lui. Car naturellement le Juif se choisit, et il lui arrive d'oublier sa juiverie, ou de la cacher, de s'en cacher. C'est qu'il admet alors pour valable le système de l'aryen. Il y a le Bien et le Mal. Le Mal est juif. Tout ce qui est juif est laid. Ne soyons plus juifs. Je ne suis plus juif. A bas les Juifs. — En l'occurrence, ce sont les plus agressifs. Tel ce malade de Baruk atteint de délire de persécution, qui, l'apercevant un jour porteur de l'étoile jaune, le toisa en s'écriant avec mépris : « Eh bien ! moi, monsieur, je suis français. » Et celle-ci : « En traitement dans le service de notre collègue, le D^r Daday, se trouvant dans un pavillon où une de ses coreligionnaires a été l'objet de moqueries et de réflexions désagréables de la part d'autres malades. Une malade non juive a pris sa défense. La première malade traite alors celle qui a pris la défense des Juifs avec mépris et lui lance à la tête toutes les calomnies antisémites en demandant qu'on la débarrasse de cette Juive⁴⁶. »

On a ici un bel exemple de phénomène réactionnel. Le Juif, pour réagir contre l'antisémitisme, se fait antisémite. C'est ce que montre Sartre dans *Le Sursis*, où Birnenschatz arrive à vivre son reniement avec une intensité

gante de la Société qui l'entoure, acculé à un rationalisme de désespoir. Sa vie n'est qu'une longue fuite devant les autres et devant lui-même, on lui a aliéné jusqu'à son propre corps, on a coupé en deux sa vie affective, on l'a réduit à poursuivre dans un monde qui le rejette le rêve impossible d'une fraternité universelle. A qui la faute ? Ce sont nos yeux qui lui renvoient l'image inacceptable qu'il veut se dissimuler. Ce sont nos paroles et nos gestes — toutes nos paroles et tous nos gestes, notre antisémitisme, mais tout aussi bien notre libéralisme condescendant — qui l'ont empoisonné jusqu'aux moelles ; c'est nous qui le contraignons à se choisir juif, soit qu'il se juive, soit qu'il se revendique, c'est nous qui l'avons acculé au dilemme de l'inauthenticité ou de l'authenticité... Cette espèce d'homme, qui témoigne de l'homme plus que toutes les autres, parce qu'elle est née de réactions secondaires à l'intérieur de l'humanité, cette quintessence d'homme disgraciée, déracinée, originellement vouée à l'inauthenticité ou au martyre. Il n'est pas un de nous qui ne soit, en cette circonstance, totalement coupable et même criminel ; le sang juif que les nazis ont versé retombe sur toutes nos têtes » (pp. 177-178).

46. Baruk. *op. cit.*, pp. 372-373.

qui frise le délire. Nous verrons que le mot n'est pas trop fort. Les Américains qui viennent à Paris s'étonnent d'y voir tant de Blanches en compagnie de Noirs. A New York, Simone de Beauvoir, se promenant avec Richard Wright, se fait rappeler à l'ordre par une vieille dame. Sartre disait : ici c'est le Juif, ailleurs c'est le nègre. Ce qu'il faut, c'est un bouc émissaire. Baruk ne dit pas autre chose : « La délivrance des complexes de haine ne sera obtenue que si l'humanité sait renoncer au complexe du bouc émissaire. »

La Faute, la Culpabilité, le refus de cette culpabilité, la paranoïa, on se retrouve en terrain homosexuel. En résumé, ce que d'autres ont décrit dans le cas des Juifs s'applique parfaitement au nègre⁴⁷.

Bien-Mal, Beau-Laid, Blanc-Noir : tels sont les couples caractéristiques du phénomène que, reprenant une expression de Dide et Guiraud, nous appellerons « manichéisme délirant⁴⁸ ».

Ne voir qu'un type de nègre, assimiler l'antisémitisme à la négrophobie, telles semblent être les erreurs d'analyse commises ici. Quelqu'un à qui nous parlions de notre travail nous demanda ce que nous en attendions. Depuis l'étude décisive de Sartre, *Qu'est-ce que la littérature ? (Situations II)*, la littérature s'engage de plus en plus dans sa seule tâche vraiment *actuelle*, qui est de faire passer la collectivité à la réflexion et à la médiation : ce travail voudrait être un miroir à infra-structure progressive, où pourrait se retrouver le nègre en voie de désaliénation.

Quand il n'y a plus le « minimum humain », il n'y a pas de culture. Il m'importe peu de savoir que le « Muntu est Force » chez les Bantous⁴⁹, — ou du moins cela aurait pu m'intéresser, n'étaient certains détails qui me gênent. Que signifient les méditations sur l'ontologie bantoue,

47. C'est ainsi que Marie Bonaparte écrit : « Les antisémites projettent sur le Juif, attribuent au Juif tous leurs mauvais instincts plus ou moins inconscients... Ainsi, en s'en déchargeant sur son dos, ils s'en lavent eux-mêmes et apparaissent à leurs propres yeux tout rayonnants de pureté. Le Juif se prête ainsi à merveille à être une projection du Diable... Les nègres en Amérique assument aussi une telle fonction de fixation... » (*Mythes de guerre*, p. 145, n° 1).

48. *Psychiatrie du médecin praticien*, Masson, 1922, p. 164.

49. R. P. Tempels, *La philosophie bantoue*.

quand on lit par ailleurs : « Lorsque soixante-quinze mille mineurs noirs se sont mis en grève en 1946, la police d'Etat les a contraints à coups de fusil et à coups de baïonnette à reprendre le travail. Il y a eu vingt-cinq morts, des milliers de blessés.

» Smuts était à cette époque à la tête du gouvernement et délégué à la Conférence de la Paix. Dans les fermes blanches, les travailleurs noirs vivent presque comme des serfs. Ils peuvent emmener leurs familles, mais aucun homme ne peut quitter la ferme sans l'autorisation de son maître. S'il le fait, la police en est avertie, il est ramené de force et fouetté...

» En vertu de l'*Acte sur l'Administration indigène*, le gouverneur général, en tant que chef suprême, a des pouvoirs autocratiques sur les Africains. Il peut, par proclamation, arrêter et détenir tout Africain jugé dangereux pour la tranquillité publique. Il peut interdire dans n'importe quel secteur indigène les rassemblements de plus de dix personnes. Il n'y a pas d'*Habeas Corpus* pour les Africains. A n'importe quel moment sont opérées des arrestations en masse sans mandat.

» Les populations non blanches de l'Afrique du Sud sont dans une impasse. Toutes les formes modernes de l'esclavage les empêchent d'échapper à ce fléau. Pour l'Africain en particulier, la société blanche a brisé son ancien monde sans lui en donner un nouveau. Elle a détruit les bases tribales traditionnelles de son existence et barre la route de l'avenir après avoir fermé la route du passé...

» L'*Apartheid* prétend lui interdire (au nègre) de participer à l'histoire moderne en tant que force indépendante et libre⁵⁰.

Nous nous excusons de ce long extrait, mais il permet de rendre évidentes quelques possibilités d'erreurs noires. Alioune Diop, par exemple, dans son introduction à *La philosophie bantoue*, remarque que l'ontologie bantoue ne connaît pas cette misère métaphysique de l'Europe. L'inférence qu'il en tire est toutefois dangereuse : « La double

50. I. R. Skine, « Apartheid en Afrique du Sud », *Temps Modernes*, juillet 1950.

question qui se pose est de savoir si le génie noir doit cultiver ce qui fait son originalité, cette jeunesse de l'âme, ce respect inné de l'homme et du créé, cette joie de vivre, cette paix qui est non point défiguration de l'homme imposée et subie par hygiène morale, mais harmonie naturelle avec la majesté heureuse de la vie... On se demande aussi ce que le Noir peut apporter au monde moderne... Ce que nous pouvons dire, c'est que la notion même de culture conçue comme volonté révolutionnaire est contraire à notre génie comme la notion même de progrès. Le progrès n'eût hanté notre conscience que si nous avions quelques griefs contre la vie, donnée naturelle. » Attention ! Il ne s'agit pas de retrouver l'Être dans la pensée bantoue, quand l'existence des Bantous se situe sur le plan du non-être, de l'impondérable⁵¹. Bien sûr, la philosophie bantoue ne se laisse pas comprendre à partir d'une volonté révolutionnaire : mais c'est justement dans la mesure où, la société bantoue étant fermée, on n'y trouve pas cette substitution de l'exploitant aux relations ontologiques des Forces. Or, nous savons que la société bantoue n'existe plus. Et la ségrégation n'a rien d'ontologique. Assez de ce scandale.

Depuis quelque temps, on parle beaucoup du nègre. Un peu trop. Le nègre voudrait qu'on l'oublie, afin de regrouper ses forces, ses authentiques forces.

Un jour il a dit : « Ma négritude n'est ni une tour... »

Et l'on est venu l'helléniser, l'orphéiser... ce nègre qui recherche l'universel. Il recherche l'universel ! Mais en juin 1950, les hôtels parisiens refusaient de loger des pèlerins noirs. Pourquoi ? Tout simplement parce que les clients anglo-saxons (qui sont riches et négrophobes, comme chacun sait) risquaient de déménager.

Le nègre vise l'universel, mais, à l'écran, on maintient intacte son essence nègre, sa « nature » nègre :

« toujours serviteur
 toujours obséquieux et souriant
 moi, jamais voler, jamais mentir
 éternellement y a bon banania... »

51. Voir par exemple : *Pleure, ô pays bien-aimé*, de Alan Paton.

Le nègre s'universalise, mais au lycée Saint-Louis, à Paris, on en balance un : a eu l'impudence de lire Engels.

Il y a là un drame, et les intellectuels noirs risquent de s'y engluer.

Comment ? J'ai à peine ouvert les yeux qu'on avait bâillonnés, et déjà l'on veut me noyer dans l'universel ? Et les autres ? Ceux qui n'ont « point de bouche », ceux qui n'ont « point de voix »... J'ai besoin de me perdre dans ma négritude, de voir les cendres, les ségrégations, les répressions, les viols, les discriminations, les boycottages. Nous avons besoin de toucher du doigt toutes les plaies qui zèbrent la livrée noire.

L'on voit déjà Alioune Diop se demander quelle sera la position du génie noir dans le chœur universel. Or, nous disons qu'une véritable culture ne peut naître dans les conditions actuelles. On parlera de génie noir quand l'homme aura retrouvé sa véritable place.

Encore une fois, nous ferons appel à Césaire ; nous voudrions que beaucoup d'intellectuels noirs s'en inspirent. Il faut qu'à moi aussi je me répète : « Et surtout, mon corps, aussi bien que mon âme, gardez-vous de vous croiser les bras en l'attitude stérile du spectateur, car la vie n'est pas un spectacle, car une mer de douleurs n'est pas un proscénium, car un homme qui crie n'est pas un ours qui danse... »

Continuant à inventorier le réel, m'efforçant de déterminer le moment de la cristallisation symbolique, je me suis trouvé tout naturellement aux portes de la psychologie jungienne. La civilisation européenne se caractérise par la présence, au sein de ce que Jung appelle l'Inconscient collectif, d'un archétype : expression des mauvais instincts, de l'obscur inhérent à tout Moi, du sauvage non civilisé, du nègre qui sommeille chez tout Blanc. Et Jung affirme avoir constaté chez les peuples non civilisés la même structure psychique que reproduit son diagramme. Personnellement, je pense que Jung s'est abusé. D'ailleurs, tous les peuples qu'il a connus — Indiens Pueblos de l'Arizona ou nègres du Kenya en A.O. britannique — ont eu des contacts plus ou moins traumatiques avec les Blancs. Nous avons dit, plus haut, que, dans ses salavini-

sations, le jeune Antillais n'est jamais noir ; et nous avons tenté de montrer à quoi correspond ce phénomène. Jung situe l'inconscient collectif dans la substance cérébrale héritée. Mais l'inconscient collectif, sans qu'il soit besoin de recourir aux gènes, est tout simplement l'ensemble de préjugés, de mythes, d'attitudes collectives d'un groupe déterminé. Il est entendu, par exemple, que les Juifs qui se sont installés en Israël donneront naissance en moins de cent ans à un inconscient collectif différent de celui qui était le leur en 1945 dans les pays d'où ils ont été expulsés.

Sur le plan de la discussion philosophique, on soulèverait ici le vieux problème de l'instinct et de l'habitude : l'instinct, qui est inné (on sait ce qu'il faut penser de cette « innéité »), invariable, spécifique ; l'habitude, qui est acquise. Il y aurait sur ce plan tout simplement à démontrer que Jung confond instinct et habitude. Selon lui, en effet, l'inconscient collectif est solidaire de la structure cérébrale, les mythes et archétypes sont des engrammes permanents de l'espèce. Nous espérons avoir montré qu'il n'en est rien et qu'en fait cet inconscient collectif est culturel, c'est-à-dire acquis. De même qu'un jeune campagnard des Carpathes, dans les conditions physico-chimiques de la région, verra apparaître chez lui un myxœdème, de même un nègre comme René Maran, ayant vécu en France, respiré, ingéré les mythes et préjugés de l'Europe raciste, assimilé l'inconscient collectif de cette Europe, ne pourra, s'il se dédouble, que constater sa haine du nègre. Il faut aller doucement, et c'est un drame que de devoir exposer petit à petit des mécanismes qui s'offrent dans leur totalité. Pourra-t-on comprendre cette proposition ? *En Europe, le Mal est représenté par le Noir.* Il faut aller doucement, nous le savons, mais c'est difficile. Le bourreau c'est l'homme noir, Satan est noir, on parle de ténèbres, quand on est sale on est noir, — que cela s'applique à la saleté physique ou à la saleté morale. On serait surpris, si l'on prenait la peine de les réunir, du très grand nombre d'expressions qui font du Noir le péché. En Europe, le nègre, soit concrètement, soit symboliquement, représente le côté mauvais de la personnalité. Tant qu'on n'aura pas compris cette proposition, on se condam-

nera à parler vainement sur le « problème noir ». Le noir, l'obscur, l'ombre, les ténèbres, la nuit, les labyrinthes de la terre, les profondeurs abyssales, noircir la réputation de quelqu'un ; et de l'autre côté : le regard clair de l'innocence, la blanche colombe de la paix, la lumière féerique, paradisiaque. Un magnifique enfant blond, que de paix dans cette expression, que de joie et surtout que d'espoir ! Rien de comparable avec un magnifique enfant noir : littéralement, c'est une chose tout à fait insolite. Je ne vais tout de même pas revenir sur les histoires d'anges noirs. En Europe, c'est-à-dire dans tous les pays civilisés et civilisateurs, le nègre symbolise le péché. L'archétype des valeurs inférieures est représenté par le nègre. Et c'est précisément la même antinomie qu'on retrouve dans le *rêve éveillé* de Desoille. Comment expliquer, par exemple, que l'inconscient représentant les qualités basses et inférieures soit coloré en noir ? Chez Desoille, où, sans jeu de mots, la situation est plus claire, il s'agit toujours de descendre ou de monter. Quand je descends, je vois des cavernes, des grottes où dansent des sauvages. Surtout, que l'on ne s'y trompe pas. Par exemple, dans l'une des séances de *rêve éveillé* que nous communique Desoille, nous rencontrons des Gaulois dans une caverne. Mais, faut-il le dire, le Gaulois est bonasse... Un Gaulois dans une caverne, ça a comme un air de famille, — conséquence, peut-être, de « nos pères les Gaulois »... Je crois qu'il faut redevenir enfant pour comprendre certaines réalités psychiques. C'est en quoi Jung est un novateur : il veut aller à la jeunesse du monde. Mais il se trompe singulièrement : il ne va qu'à la jeunesse de l'Europe.

Il s'est élaboré au plus profond de l'inconscient européen un croissant excessivement noir, où sommeillent les pulsions les plus immorales, les désirs les moins avouables. Et comme tout homme monte vers la blancheur et la lumière, l'Européen a voulu rejeter ce non-civilisé qui tentait de se défendre. Quand la civilisation européenne se trouva en contact avec le monde noir, avec ces peuples de sauvages, tout le monde fut d'accord : ces nègres étaient le principe du mal.

Jung assimile régulièrement étranger à obscurité, à mauvais penchant : il a parfaitement raison. Ce méca-

nisme de projection, ou, si l'on préfère, de transitivity, a été décrit par la psychanalyse classique. Dans la mesure où je découvre en moi quelque chose d'insolite, de répréhensible, je n'ai plus qu'une solution : m'en débarrasser, en attribuer la paternité à l'autre. Ainsi je mets fin à un circuit tensionnel qui risquait de compromettre mon équilibre. Dans le rêve éveillé, il faut faire attention, lors des premières séances, car il n'est pas bon que la descente s'amorce trop vite. Il faut que les rouages de sublimation soient connus du sujet avant tout contact avec l'inconscient. Si, à la première séance, il apparaît un nègre, il faut tout de suite s'en débarrasser ; pour cela, finissez à votre sujet un escalier, une corde, ou invitez-le à se laisser emporter sur une hélice. Le nègre, immanquablement, reste dans son trou. En Europe, le nègre a une fonction : celle de représenter les sentiments inférieurs, les mauvais penchants, le côté obscur de l'âme. Dans l'inconscient collectif de l'*homo occidentalis*, le nègre, ou, si l'on préfère, la couleur noire, symbolise le mal, le péché, la misère, la mort, la guerre, la famine. Tous les oiseaux de proie sont noirs. En Martinique, qui est un pays européen par son inconscient collectif, on dit, quand un nègre « bleu » vous fait une visite : « Quel malheur amène-t-il ? »

L'inconscient collectif n'est pas dépendant d'un héritage cérébral : il est la conséquence de ce que j'appellerai l'imposition culturelle irrésistible. Rien d'étonnant, donc, à ce qu'un Antillais, soumis à la méthode du rêve éveillé, revive les mêmes phantasmes qu'un Européen. C'est que l'Antillais a le même inconscient collectif que l'Européen.

Si l'on a compris ce qui précède, on est à même d'énoncer la conclusion suivante : il est normal que l'Antillais soit négrophobe. Par l'inconscient collectif, l'Antillais a fait siens tous les archétypes de l'Européen. L'*anima* du nègre antillais est presque toujours une Blanche. De même, l'*animus* des Antillais est toujours un Blanc. C'est que chez Anatole France, Balzac, Bazin ou tel autre de « nos » romanciers, il n'est fait mention ni de cette femme noire vapoureuse et pourtant présente ni du sombre Apollon aux yeux étincelants... Mais je suis trahi, j'ai parlé d'Apollon ! Rien à faire : je suis un Blanc. Or, inconsciem-

ment, je me méfie de ce qui est noir en moi, c'est-à-dire de la totalité de mon être.

Je suis un nègre — mais naturellement je ne le sais pas, puisque je le suis. A la maison ma mère me chante, en français, des romances françaises où il n'est jamais question de nègres. Quand je désobéis, quand je fais trop de bruit, on me dit de ne pas « faire le nègre ».

Un peu plus tard, nous lisons des livres blancs et nous assimilons petit à petit les préjugés, les mythes, le folklore qui nous viennent d'Europe. Mais nous n'acceptons pas tout, certains préjugés n'étant pas applicables aux Antilles. L'antisémitisme, par exemple, n'existe pas, car il n'y a pas de Juifs, ou si peu. Sans faire appel à la notion de catharsis collective, il me serait facile de montrer que le nègre, irréflexivement, se choisit objet susceptible de porter le péché originel. Pour ce rôle, le Blanc choisit le Noir, et le Noir qui est un Blanc choisit aussi le Noir. Le Noir antillais est esclave de cette imposition culturelle. Après avoir été esclave du Blanc, il s'auto-esclavagise. Le nègre est, dans toute l'acception du terme, une victime de la civilisation blanche. Rien d'étonnant à ce que les créations artistiques des poètes antillais ne portent pas d'empreinte spécifique : ce sont des Blancs. Pour revenir à la psychopathologie, disons que le nègre vit une ambiguïté qui est extraordinairement névrotique. A vingt ans, c'est-à-dire au moment où l'inconscient collectif est plus ou moins perdu, ou du moins difficile à ramener au niveau du conscient, l'Antillais s'aperçoit qu'il vit dans l'erreur. Pourquoi cela ? Tout simplement parce que, et ceci est très important, l'Antillais s'est connu comme nègre, mais, par un glissement éthique, il s'est aperçu (inconscient collectif) qu'on était nègre dans la mesure où l'on était mauvais, veule, méchant, instinctif. Tout ce qui s'opposait à ces manières d'être nègre était blanc. Il faut voir là l'origine de la négrophobie de l'Antillais. Dans l'inconscient collectif, noir = laid, péché, ténèbres, immoral. Autrement dit : est nègre celui qui est immoral. Si dans ma vie je me comporte en homme moral, je ne suis point un nègre. D'où, en Martinique, l'habitude de dire d'un mauvais Blanc qu'il a une âme de nègre. La couleur n'est rien, je ne la vois même pas, je ne connais

qu'une chose, c'est la pureté de ma conscience et la blancheur de mon âme. « Moi blanc comme neige », disait l'autre.

L'imposition culturelle s'exerce facilement en Martinique. Le glissement éthique ne rencontre pas d'obstacle. Mais le véritable Blanc m'attend. Il me dira à la première occasion qu'il ne suffit pas que l'intention soit blanche, mais qu'il faut réaliser une totalité blanche. C'est à ce moment seulement que je prendrai conscience de la trahison. — Concluons. Un Antillais est blanc par l'inconscient collectif, par une grande partie de l'inconscient personnel et par la presque totalité de son processus d'individuation. La couleur de sa peau, dont il n'est pas fait mention chez Jung, est noire. Toutes les incompréhensions procèdent de ce quiproquo.

Alors qu'il était en France, préparant sa licence de lettres, Césaire « retrouva sa lâcheté ». Il sut que c'était une lâcheté, mais il ne put jamais dire pourquoi. Il sentit que c'était absurde, idiot, je dirai même malsain, mais dans aucun de ses écrits on ne trouve les mécanismes de cette lâcheté. C'est qu'il fallait néantiser la situation présente et tenter d'appréhender le réel avec une âme d'enfant. Le nègre du tramway était comique et laid. Pour sûr, Césaire s'amusa. C'est qu'il n'y avait rien de commun entre ce véritable nègre et lui. Dans un cercle de Blancs en France, on présente un beau Noir. Si c'est un cercle d'intellectuels, soyez certains que le Noir essaiera de s'imposer. Il demande qu'on ne fasse pas attention à sa peau, mais à sa puissance intellectuelle. Nombreux sont, en Martinique, ceux qui à vingt ou trente ans se mettent à travailler Montesquieu ou Claudel dans le seul but de les citer. C'est que, par la connaissance de ces auteurs, ils comptent faire oublier leur noirceur.

La conscience morale implique une sorte de scission, une rupture de la conscience, avec une partie claire qui s'oppose à la partie sombre. Pour qu'il y ait morale, il faut que disparaisse de la conscience le noir, l'obscur, le nègre. Donc, un nègre à tout instant combat son image.

Si pareillement l'on accorde à M. Hesnard sa conception scientifique de la vie morale et si l'univers morbide se comprend à partir de la Faute, de la Culpabilité, un

individu normal sera celui qui se sera déchargé de cette culpabilité, qui aura réussi en tout cas à ne pas la subir. Plus directement, tout individu doit rejeter ses instances inférieures, ses pulsions, sur le compte d'un mauvais génie qui sera celui de la culture à laquelle il appartient (nous avons vu que c'était le nègre). Cette culpabilité collective est supportée par ce qu'il est convenu d'appeler le bouc émissaire. Or le bouc émissaire pour la société blanche — basée sur les mythes : progrès, civilisation, libéralisme, éducation, lumière, finesse — sera précisément la force qui s'oppose à l'expansion, à la victoire de ces mythes. Cette force brutale, oppositionnelle, c'est le nègre qui la fournit.

Dans la société antillaise, où les mythes sont les mêmes que ceux de la société dijonnaise ou niçoise, le jeune Noir, s'identifiant au civilisateur, fera du nègre le bouc émissaire de sa vie morale.

C'est à l'âge de quatorze ans que je compris la valeur de ce que j'appelle maintenant l'imposition culturelle. J'avais un camarade, mort depuis, dont le père, italien, avait épousé une Martiniquaise. Cet homme était installé à Fort-de-France depuis plus de vingt ans. On le considérait comme un Antillais, mais, par en dessous, on se souvenait de son origine. Or, en France, l'Italien, militairement, ne vaut rien ; un Français vaut dix Italiens ; les Italiens ne sont pas courageux... Mon camarade était né en Martinique et ne fréquentait que des Martiniquais. Certain jour où Montgomery bouscula l'armée italienne à Bengazi, je voulus constater sur la carte l'avance alliée. Devant le gain considérable de terrain, je m'écriai, enthousiaste : « Qu'est-ce que vous prenez !... » Mon camarade, qui ne pouvait ignorer l'origine de son père, fut extrêmement gêné. Moi aussi, d'ailleurs. Tous deux, nous avons été victimes de l'imposition culturelle. Je suis convaincu que celui qui aura compris ce phénomène et toutes ses conséquences saura exactement dans quel sens chercher la solution. Ecoutez le Rebelle :

« Il monte... il monte des profondeurs de la terre... le flot noir monte... des vagues de hurlements... des marais de senteurs animales... l'orage écumant de pieds nus... et il en grouille toujours d'autres dévalant les sentiers des

mornes, gravissant l'escarpement des ravins torrents obscènes et sauvages grossisseurs de fleuves chaotiques, de mers pourries, d'océans convulsifs, dans le rire charbonneux du coutelas et de l'alcool mauvais... »

A-t-on compris ? Césaire est *descendu*. Il a accepté de voir ce qui se passait tout au fond, et maintenant il peut monter. Il est mûr pour l'aube. Mais il ne laisse pas le Noir en bas. Il le prend sur ses épaules et le hisse aux nues. Déjà, dans *Cahier d'un retour au pays natal*, il nous avait prévenus. C'est le psychisme ascensionnel, pour reprendre le terme de Bachelard⁵², qu'il a choisi :

.....
 « et pour ce, Seigneur aux dents blanches, les
 hommes au cou frêle
 reçois et perçois fatal calme triangulaire
 et à moi mes danses
 mes danses de mauvais nègre
 à moi mes danses
 la danse brise-carcan
 la danse saute-prison
 la danse il-est-beau-et-bon-et-légitime-d'être-nègre
 A moi mes danses et saute le soleil sur la raquette
 de mes mains
 mais non l'inégal soleil ne me suffit plus
 enroule-toi, vent, autour de ma nouvelle croissance
 pose-toi sur mes doigts mesurés
 je te livre ma conscience et son rythme de chair
 je te livre les feux où brasille ma faiblesse
 je te livre le chain-Gang
 je te livre le marais
 je te livre l'intourist du circuit triangulaire
 dévore vent
 je te livre mes paroles abruptes
 dévore et enroule-toi
 et t'enroulant embrasse-moi d'un plus vaste frisson
 embrasse-moi jusqu'au nous furieux
 embrasse, embrasse NOUS
 mais nous ayant également mordus

52. *L'air et les songes*.

jusqu'au sang de notre sang mordus
 embrasse, ma pureté ne se lie qu'à ta
 pureté
 mais alors embrasse
 comme un champ de justes filaos
 le soir
 nos multicolores puretés
 et lie, lie-moi sans remords
 lie-moi de tes vastes bras à l'argile lumineuse
 lie ma noire vibration au nombril même
 du monde
 lie, lie-moi fraternité âpre
 puis, m'étranglant de ton lasso d'étoiles
 monte, Colombe
 monte
 monte
 monte
 Je te suis, imprimée en mon ancestrale
 cornée blanche
 monte lécheur de ciel
 et le grand trou noir où je voulais me noyer
 l'autre lune
 c'est là que je veux pêcher maintenant la langue
 maléfique
 de la nuit en son immobile verrition⁵³ ! »

On comprend pourquoi Sartre voit dans la prise de position marxiste des poètes noirs la fin logique de la négritude. Voici en effet ce qui se passe. Comme je m'aperçois que le nègre est le symbole du péché, je me prends à haïr le nègre. Mais je constate que je suis un nègre. Pour échapper à ce conflit, deux solutions. Ou bien je demande aux autres de ne pas faire attention à ma peau ; ou bien, au contraire, je veux qu'on s'en aperçoive. J'essaie alors de valoriser ce qui est mauvais — puisque, irréflexivement, j'ai admis que le Noir était la couleur du mal. Pour mettre fin à cette situation névrotique, où je suis obligé de choisir une solution malsaine, conflictuelle, nourrie de phantasmes, antagoniste, inhumaine, enfin, —

53. Aimé Césaire, *Cahier d'un retour au pays natal*, pp. 94-96.

je n'ai qu'une solution : survoler ce drame absurde que les autres ont monté autour de moi, écarter ces deux termes qui sont pareillement inacceptables et, à travers un particulier humain, tendre vers l'universel. Quand le nègre plonge, autrement dit descend, il se produit quelque chose d'extraordinaire.

Ecoutez encore Césaire :

« Ho ho

Leur puissance est bien ancrée

Acquis

Requis

Mes mains baignent dans des bruyères de clairin

Dans des rizières de roucou

Et j'ai ma calebasse d'étoiles grosse

Mais je suis faible. Oh je suis faible.

Aidez-moi.

Et voici je me retrouve au fil de la métamorphose

Noyé aveuglé

Apeuré de moi-même, effrayé de moi-même

Des dieux... vous n'êtes pas des dieux. Je suis libre. »

« LE REBELLE. — J'ai pacté avec cette nuit, depuis vingt ans je la sens qui vers moi doucement hèle⁵⁴... »

Ayant retrouvé cette nuit, c'est-à-dire le sens de son identité, Césaire constate d'abord que :

« On a beau peindre blanc le pied de l'arbre, la force de l'écorce en dessous crie... »

Puis, une fois le Blanc découvert en lui, il le tue :

« Nous forçâmes les portes. La chambre du maître était grande ouverte. La chambre du maître était brillamment éclairée, et le maître était là très calme... et les nôtres s'arrêtèrent... C'était le maître... J'entrai. C'est toi, me dit-il, très calme... C'était moi. C'était bien moi, lui disais-je, le bon esclave, le fidèle esclave, l'esclave esclave, et soudain ses yeux furent deux ravets apeurés les jours

54. Et les chiens se taisaient, tragédie (*Les armes miraculeuses*, pp. 144 et 122).

de pluie... je frappai, le sang gicla : c'est le seul baptême dont je me souviens aujourd'hui⁵⁵. »

« Par une inattendue et bienfaisante révolution intérieure, il honorait maintenant ses laideurs repous-santes⁵⁶. »

Qu'ajouter de plus ? Après s'être porté aux limites de l'auto-destruction, le nègre, méticuleusement ou éruptivement, va sauter dans le « trou noir » d'où fusera « d'une telle raideur le grand cri nègre que les assises du monde en seront ébranlées ».

L'Européen sait et ne sait pas. Sur le plan réflexif, un nègre est un nègre ; mais dans l'inconscient il y a, bien fichée, l'image du nègre-sauvage. Je pourrais donner non pas dix, mais des milliers d'exemples. Georges Mounin dit dans *Présence africaine* : « J'ai eu la chance de ne pas découvrir les Noirs à travers la *Mentalité primitive* de Lévy-Bruhl, au cours de sociologie ; plus généralement, la chance de découvrir les Noirs autrement que par les lectures — et je m'en félicite tous les jours⁵⁷... »

Mounin, que l'on ne saurait tenir pour un Français moyen, ajoute, et par cela il saute à pieds joints dans nos vues : « J'y ai peut-être gagné d'apprendre, au temps où on a l'esprit non prévenu, que les Noirs sont des hommes comme nous... J'y ai peut-être gagné, moi Blanc, la possibilité d'être naturel pour toujours avec un Noir — et de ne jamais être en face de lui bêtement et subtilement dans cette position d'enquêteur ethnographique qui reste trop souvent notre insupportable façon de les remettre à leur place... »

Dans le même numéro de *Présence africaine*, Emile Dermenghem, qui ne peut être suspecté de négrophobie, écrit : « Un de mes souvenirs d'enfance est une visite à l'Exposition Universelle de 1900, au cours de laquelle ma principale préoccupation était de voir un nègre. Mon imagination était naturellement excitée par des lectures : *Capitaine de quinze ans*, *Les Aventures de Robert*, *Les Voyages de Livingstone*. »

55. A. Césaire, *op. cit.*, p. 136.

56. P. 65.

57. Premières réponses à l'enquête sur le « Mythe du nègre », *Présence africaine*, n° 2.